

[Extrait de *Folia Electronica Classica*, t. 21, janvier-juin 2011]
<<http://bcs.fltr.ucl.ac.be/FE/21/TM21.html>>

Le face à face des Grandes Découvertes et de la culture antique : un élément constitutif de l'identité européenne

par

Monique Mund-Dopchie

Université catholique de Louvain et Académie royale de Belgique
<Monique.Mund-Dopchie@uclouvain.be>

Texte inédit inspiré d'une leçon faite au Collège Belgique le 14 octobre 2010

Publication déposée sur la Toile le 25 janvier 2011

Plan

Introduction

A. Significations de la carte de la vierge Europe

1. Europa virgo
2. Les frontières naturelles à l'Est de l'Europe
3. L'Europe, ensemble d'entités géographiques et/ou politiques distinctes
4. L'Europe et les empires
5. Conclusion

B. Significations du frontispice de l'atlas d'Ortelius

1. L'état premier de l'humanité selon les Anciens
 - Représentation négative
 - Représentation positive
 - De l'éloignement dans le temps à l'éloignement dans l'espace
2. Civilité et civilisation européennes à la Renaissance
3. Sauvagerie et primitivisme de l'Amérique
4. Conclusion

Conclusion générale

Bibliographie succincte

Sommaire

La question des frontières de la Communauté Européenne et par conséquent de la définition de l'Europe interpelle régulièrement les milieux politiques et les media : tantôt on insiste sur la nouveauté du projet fondateur, tantôt on souligne son enracinement dans une tradition multiséculaire. Quelles que soient les thèses envisagées, celles-ci ne peuvent négliger le fait que le choix du nom Europe est loin d'être neutre et véhicule des images et des références fortes, héritées du passé. Le présent article entend démontrer que l'interaction entre la « redécouverte » des textes antiques et la découverte de l'Amérique aux XVe et XVIe siècles a joué un rôle important dans l'émergence d'une représentation de l'Europe dont on se prévaut ou dont on se défend dans les controverses actuelles.

Introduction

Avant d'entamer cet exposé, il convient de préciser ce que signifie et implique l'expression « identité européenne » utilisée dans son intitulé. Nous savons tous que les élargissements de 2004 et de 2007 ont suscité et suscitent encore des débats sur la question des frontières de l'Europe et, par conséquent, sur l'identité de celle-ci, censée y apporter une réponse. Encore faut-il s'entendre sur la nature de cette identité, ce qui est loin d'être simple. La première interprétation, la plus répandue, consiste à faire de l'identité européenne une identité de culture, la culture étant définie comme un ensemble de legs relatifs à la religion, la philosophie, la politique, la science et l'art ; ces legs constituent un patrimoine symbolique commun, porteur de cohésion. Mais l'inventaire d'un tel héritage fait difficulté tant au niveau de la Communauté européenne que des nations qui en font partie. L'histoire des nationalismes montre en effet que la composition d'un patrimoine symbolique commun varie en fonction des options politiques et du temps. À titre d'exemple, « des ossements blanchis depuis des décennies ou des siècles entrent au Panthéon sous le coup d'un changement de majorité parlementaire, qui les promeut brusquement en reliques symboliques du génie de la patrie. Mais les grands hommes promis à l'éternité nationale peuvent aussi mourir une seconde fois, d'oubli, et éventuellement renaître à la faveur d'une nouvelle conjoncture politique » (Anne-Marie Thiesse)¹. Par ailleurs, cette interprétation « culturelle » revient à considérer l'Europe comme une super-nation, ce que certains milieux dirigeants refusent en se réclamant des pères fondateurs : l'union européenne a été conçue, rappellent-ils, pour mettre fin aux diverses formes de nationalisme, qui, par l'exacerbation des sentiments d'appartenance propres aux nations, ont été responsables des deux guerres mondiales ; de plus, une telle conception perpétuerait l'exclusion de certains pays en vertu de leur altérité historique. Ces milieux proposent dès lors d'autres modèles d'identification, en particulier : (1) l'Europe des citoyens définis par leur

¹ Anne-Marie Thiesse, *La création des identités nationales. Europe XVIIIe-XXe siècle*, Paris, Seuil, 2001, p.17.

adhésion à des principes universels – tels que la démocratie, les droits de l’homme, l’état de droit – et (2) l’Europe, espace de rencontre propre à favoriser des échanges intenses aux niveaux civique, politique et culturel, espace dès lors sans cesse redéfini à travers sa relation à d’autres. Bien entendu, ce type de définition ne fait pas davantage l’unanimité : d’aucuns ont dénoncé le caractère abstrait et la prétention à l’universel de « l’Europe des citoyens », d’autres, la sous-estimation, dans celle de « l’Europe, espace de rencontre », du besoin de stabilité des citoyens, dont la capacité d’adaptation au changement est par ailleurs déjà abondamment sollicitée². Comme je ne suis pas politologue, je n’entrerai pas dans ce débat. En revanche, j’observerai que le choix du nom Europe et les discussions autour du concept « Europe » introduisent, qu’on le veuille ou non, une intrusion du passé dans ce qui se proclame une construction nouvelle et que cette intrusion, loin d’être neutre et anecdotique, intervient de façon consciente et inconsciente dans le débat actuel. C’est ce constat qui sert de point de départ à mon exposé ; je revisiterai avec vous un moment important de l’histoire de la représentation de l’Europe, en analysant l’influence exercée conjointement sur celle-ci par la « redécouverte » de l’Antiquité et la découverte de l’Amérique à la Renaissance, ou pour le dire autrement, durant les XVe et XVIe siècles.

Mon exposé sera axé sur deux illustrations à forte connotation symbolique. La première est une carte de l’Europe, dessinée par Johannes Putsch (Ioannes Bucius Aenicola, 1516-1542) en 1537 et largement diffusée grâce à la reproduction qu’en fait le cartographe allemand Heinrich Bünting (1545-1606) dans son *Itinerarium Sacrae Historiae* (1^e éd, Helmstedt, 1581, 61 éditions entre 1581 et 1637) : elle est l’aboutissement de l’histoire antérieure du nom et du concept ; aussi ses antécédents seront-ils brièvement exposés dans la première partie de mon exposé. La seconde est le frontispice du *Theatrum orbis terrarum* d’Ortelius, dont l’*editio princeps* sort de presse en 1570 : elle définit la place de l’Europe par rapport aux autres parties de la terre, ce qui constitue une nouveauté au regard des traditions antiques et médiévales ; ce sera l’objet de la seconde partie.

² Pour ce débat sur la nature de l’identité européenne dans le monde d’aujourd’hui, j’ai consulté avec fruit deux sites : <http://www.nouvelle-europe.eu/cultures/cultures-europeennes/de-l-identite-a-l-identification-europeenne.html> et <http://www.euractiv.com/fr/avenir-europe/valeurs-identit-europeennes/article-155077>.

partiellement sur la carte, l'Europe est constituée par une série de régions, dont les noms latins (par exemple Sarmatia, Gallia) ou latinisés (par exemple Hungaria, Moscovia) sont intégrés dans la tête et le corps de la jeune fille, sans compter la mention de quelques îles ; (4) contrairement aux autres extrémités, qui sont cernées par des mers, celle du Nord-Est débouche sur un espace indistinct et non identifié.

1. Europa virgo

La référence à une « *Europa virgo* » plutôt qu'à une « *Europa regina* » fait allusion à la légende d'Europe, fille du roi de Tyr, que Zeus, métamorphosé en taureau, transporte en Crète, où il s'unit à elle. Ce mythe est donné pour l'origine du nom de l'entité géographique par l'historien grec Hérodote, qui se fait en l'occurrence l'écho d'une tradition plus ancienne :

« Je ne puis comprendre ce qui a fait donner à la terre, qui est une, trois noms différents, des noms de femmes, et pourquoi l'on a choisi pour délimiter les trois parties du monde le Nil [...], et le Phase [...] (ou pour d'autres, le Tanaïs [...]) ; je n'ai pas pu davantage apprendre à qui l'on doit ces divisions et d'où viennent les noms qui leur ont été appliqués. [...]. Pour l'Europe, on ne sait [...] ni d'où lui vient son nom, ni qui le lui a donné, à moins d'admettre qu'elle ait pris celui de la Tyrienne Europe – ce qui voudrait donc dire qu'auparavant elle n'avait pas de nom, comme les deux autres. Cependant on sait bien que cette femme, Europe, était une Asiatique, et qu'elle n'est jamais venue dans le pays que les Grecs appellent aujourd'hui Europe ; elle passa seulement de Phénicie en Crète et de Crète en Lycie » (Hérodote, IV, 45).

Ce texte fondateur nous fournit plusieurs informations.

En premier lieu, Hérodote ignore l'origine et le sens de la tripartition de la terre en Europe, Asie et Afrique (Libye). On comprend son étonnement dans la mesure où le Père de l'histoire raconte les guerres médiques en des termes qui sous-tendent plutôt une bipartition de la terre : Occident et Orient, Nous (les Grecs) et les Autres (les Perses, désignés comme Barbares, c'est-à-dire non Grecs). Ce partage de la terre entre Europe et Asie a eu également des partisans parmi les géographes des VI^e et Ve siècles a.C. La tripartition de la terre s'imposera toutefois comme représentation dominante : elle est véhiculée par des géographes grecs et latins de premier plan et sera relayée ensuite par les lettrés médiévaux. Ces derniers y sont d'autant plus favorables qu'ils peuvent la mettre en relation avec la tripartition envisagée par la Bible entre les fils de Noé, Japhet, Sem et Cham. Mais la bipartition Occident/Orient continuera, elle aussi, à

imprégner les esprits : elle interférera dès lors avec la tripartition comme nous le vérifierons plus loin.

En deuxième lieu, Hérodote considère qu'il n'y a pas de lien entre le nom et l'entité qu'il désigne ; au contraire, il relève la bizarrerie qui consiste à donner à une partie du monde le nom d'une femme originaire d'une autre partie du monde et à poser en quelque sorte une antériorité de l'Asie face à l'Europe. La relation entre le nom de l'entité « Europe » et celui de la jeune fille aimée de Zeus ne contient donc aucun message caché, même si les contorsions de quelques penseurs tardifs s'efforceront de remédier à cette lacune initiale. Elle est maintenue au Moyen Age, grâce aux *Métamorphoses* d'Ovide, dont le texte a été conservé et lu ; de plus, l'antériorité de l'Asie vis-à-vis de l'Europe sous-tendue par le mythe se trouve confirmée, aux yeux de certains par le fait que le christianisme est né en Asie avant de s'implanter en Europe³ ; mais cet avantage octroyé à l'Asie lui sera refusé à partir du moment où la religion chrétienne y est supplantée par l'islam. L'utilisation de la légende connaît une nouvelle vie à la Renaissance, même si sa signification demeure toujours aussi opaque.

En troisième lieu, Hérodote s'interroge sur les frontières marquant la séparation entre les trois parties du monde. Cette interrogation nous renvoie à une autre caractéristique de la carte de la vierge Europe, celle qui laisse le dessin de sa robe inachevé dans le coin droit du bas, soit au Nord-Est.

2. Les frontières naturelles à l'Est de l'Europe

Le texte d'Hérodote indique en effet clairement qu'à l'époque où il a été composé, les parties du monde sont délimitées par **les frontières naturelles** que constituent les mers et océans. Là où celles-ci font défaut, on préfère généralement demeurer dans le domaine aquatique et recourir dès lors à des fleuves au cours étendu pour opérer la jonction entre deux mers ou océans ; ces fleuves sont le Nil, dont la source était située par les géographes archaïques non loin de l'océan du Sud, et le Tanais (ou Don), dont la source était située dans les monts Riphées, non loin de l'océan du Nord, le Phase (actuel Rioni) n'ayant pas résisté à une meilleure connaissance des régions du Caucase par les Anciens. Ce recours à des fleuves offre deux inconvénients qui pèseront lourd par la suite. Le choix du Nil intègre l'Égypte en Asie, ce qui fut longuement débattu durant

³ C'est ce que l'historien Denys Hay appelle « le mariage d'Europe et de Japhet ».

l'Antiquité et à la Renaissance. Celui du Tanaïs est fondé sur une erreur géographique, puisque le Don ne prend pas sa source dans des monts Riphées, qui n'existent pas à ces latitudes élevées, comme le révèlent des voyageurs du XVI^e siècle; le Tanaïs/Don se maintient toutefois comme ligne de démarcation jusqu'à la fin du XVI^e siècle, voire au-delà, les monts Oural ne s'imposant comme frontière – toujours naturelle – qu'à la fin du XVIII^e siècle. La carte de la vierge Europe reprend le fleuve Tanaïs et sa source dans les monts Riphées pour séparer la Moscovie d'un espace indistinct situé plus à l'Est.

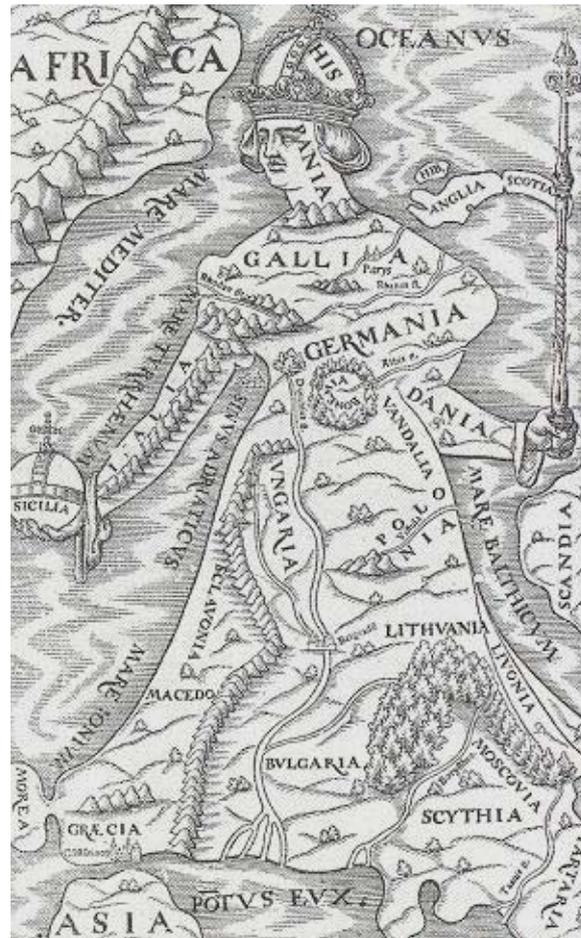


Fig. 2. Carte de Münster

Si on confronte par ailleurs cette carte à l'imitation qui en a été faite et qui a été introduite dans une édition tardive de la *Cosmographie* de Sebastian Münster (éd. de 1588 ; 1^o éd. 1548), on observe dans cette dernière le maintien du Tanaïs comme frontière naturelle ; mais les monts Riphées n'y sont plus mentionnés et le fleuve prend sa source dans une zone boisée, conformément aux témoignages de voyageurs qui se sont rendus en Moscovie ; en outre, l'espace indistinct porte désormais un nom déjà utilisé au Moyen Age, Tartaria, témoignant d'une prise de conscience en Occident de l'annexion

par les Russes des Khanats tatars de Kazan (1552) et d'Astrakhan (1556) et le lancement de la conquête de la Sibérie (à partir de 1582). La géopolitique du XVI^e siècle reconnaît ainsi une particularité du monde russe, qui fera long feu, celle d'être à cheval sur deux parties du monde, l'Europe et l'Asie.

3. L'Europe, ensemble d'entités géographiques et/ou politiques distinctes

Enfin, le constat d'Hérodote explique une pratique qui sera inaugurée après lui et qui sera dotée d'une belle longévité : puisque les parties de la terre apparaissent *grosso modo* comme des coquilles vides, dépourvues de substance propre, elles sont utilisables comme des sous-ensembles dans une description de toutes les régions connues. Ainsi l'Europe est parcourue par le regard des géographes grecs et latins d'Ouest en Est en partant chaque fois de la Méditerranée pour remonter vers l'Extrême-Nord. Elle est remplie d'entités géographiques et/ou politiques, pour lesquelles l'auteur de la description fournit des données relatives au milieu naturel et aux populations qui y habitent. Ce cadre est à son tour adopté par les lettrés médiévaux, qui sont toutefois amenés à le transformer. Car il se doit de refléter les connaissances nouvelles circulant au sujet des pays nordiques, du centre de l'Europe et des Balkans; de là le remplacement de certains noms antiques, désignant des territoires trop vagues, par des noms désignant des espaces plus restreints et mieux délimités ; de là l'émergence de nouveaux noms latinisés. Le cadre antique, revu et corrigé au Moyen Age, se maintient, avec des adaptations du même type, dans les descriptions de la Renaissance et dans des cartes schématiques comme celle Putsch/Bünting ; car les autres cartes de l'Europe sont davantage remplies, enregistrant des renseignements de plus en plus nombreux à propos du cadre naturel (tracé de fleuves, représentation de forêts et de montagnes) et mentionnant surtout une quantité croissante de villes, qui comblent, voire encombrent l'espace ainsi représenté. La subdivision de l'Europe en régions évoquées de façon plus précise est du reste, elle aussi, porteuse de sens. À l'évidence, elle reflète la diversité de cette partie du monde. Mais une lecture plus approfondie des découpages en régions manifeste aussi des lignes de convergence et des lignes de fracture. Ainsi, les textes géographiques du XIII^e siècle suggèrent une certaine identification de l'Europe avec la chrétienté, dont elle est le principal point d'ancrage depuis la domination de l'islam dans le Proche-Orient et dans l'Afrique. Mais certaines de ses régions limitrophes sont encore marquées par le paga-

nisme et sa partie orientale est devenue schismatique. De même, on remarquera que la carte de Putsch/Bünting intègre dans l'Europe des régions qui sont passées sous la domination des Turcs ottomans en conservant les noms anciens, tels que Constantinople, et ne tient pas compte de ses divisions religieuses antérieures (le schisme) et de celles qui sont en train de se mettre en place (à partir de la condamnation des thèses de Luther en 1521).

4. L'Europe et les empires

Il ne me reste plus qu'à revenir sur les attributs du pouvoir qui sont mentionnés sur la carte de Putsch/Bünting et qui lui octroient de la sorte une dimension impériale. Cette dimension, une fois encore, n'est pas neuve ; l'association entre l'Europe et un pouvoir impérial est attestée également durant l'Antiquité et au Moyen Age. En effet, si on analyse la description de l'Europe-partie du monde effectuée par **le géographe grec Strabon** (65/64 a.C. - 21/25 p.C.), dont le traité a été « redécouvert » à partir de 1470, on observe que celle-ci y est identifiée de façon indirecte mais néanmoins explicite à l'empire romain :

« C'est par l'Europe que nous devons commencer, vu [...] les conditions éminemment favorables dans lesquelles la nature l'a placée pour le développement moral et social de ses habitants, conditions qui lui ont permis de faire participer les autres continents à ses propres avantages [...]. Il y a bien encore, dans la partie habitable (sc. de l'Europe), quelques cantons froids et montagneux, dont les habitants semblent condamnés par la nature à mener toujours l'existence la plus misérable, mais, *grâce à une sage administration*, ces lieux-là même, ces lieux affreux, vrais repaires de brigands, semblent s'être adoucis. C'est ainsi que *les Grecs* ont réussi à faire des montagnes et des rochers où ils étaient confinés un beau et agréable séjour, *grâce à leur administration prévoyante, à leur goût pour les arts et à leur parfaite entente de toutes les conditions de la vie matérielle. Les Romains*, de leur côté, après avoir incorporé à leur empire maintes nations restées jusque-là sauvages par le fait des pays qu'elles occupaient et que leur âpreté naturelle, leur manque de ports, la rigueur de leur climat ou telle autre cause rendait presque inhabitables, *sont parvenus à les tirer de leur isolement, à les mettre en rapport les uns avec les autres et à ployer les plus barbares aux habitudes de la vie en société* » (Strabon, II, v, 26).

Notons d'emblée que l'entité Europe se trouve ainsi dotée de deux traits qui lui assurent la suprématie vis-à-vis des autres parties du monde : les dons de la nature et l'excellence de l'administration instaurée par les Grecs dans les limites de leur territoire et par les Romains dans les territoires conquis par eux. Toutefois, cette entité ne se superpose pas

parfaitement à l'empire romain, déjà solidement impliqué en Afrique méditerranéenne et en Asie-Mineure à l'époque où écrit Strabon. En ce qui concerne le Moyen Age, **Charlemagne** est couronné empereur d'Occident par le pape en 800 ; mais le titre d'empereur est considéré dans l'empire byzantin comme une usurpation et ne sera reconnu du bout des lèvres qu'en 812, comme le montrent les formules utilisées telles que : « Charles, roi des Francs (...), que l'on appelle leur empereur ». L'enjeu n'est en effet pas innocent : Charlemagne se veut ainsi héritier de l'empire romain, avec ses prétentions à la monarchie universelle ; c'est ce qu'ont très bien compris et diffusé les lettrés de son entourage et les lettrés postérieurs, qui évoquent à l'instar de l'écolâtre Adam de Brême (XI^e siècle) « *le très glorieux empereur qui avait soumis tous les royaumes d'Europe* ». Mais, ici encore, l'empire de Charlemagne, ne coïncide pas avec l'entité « Europe », dont la mention dans ce contexte est essentiellement idéologique. Enfin, au XVI^e siècle, **Charles Quint**, placé à la tête d'un vaste ensemble territorial par ses héritages familiaux et élu empereur du Saint Empire romain germanique en 1519, reprend à son compte le rêve carolingien de monarchie universelle. Sans doute est-il à la tête « d'un empire sur lequel le soleil ne se couche jamais » ; il n'en reste pas moins que ses possessions dans l'Ancien Monde sont loin de recouvrir celles de l'empire romain et celles de Charlemagne.

C'est dans la perspective du pouvoir de la maison des Habsbourg à la Renaissance que s'inscrit également notre carte de la vierge Europe, dédiée par Johannes Putsch à Ferdinand de Habsbourg, couronné roi de Bohême (terre héréditaire des Habsbourg) et de Hongrie en 1526. Ce n'est en effet pas un hasard si la pièce d'or ou médaillon qui se trouve au niveau de la taille représente la Bohême et si la carte est orientée vers l'ouest de manière à faire de la péninsule ibérique la tête de la jeune fille. On note en passant que la couronne porte la mention « Hispania », tandis que les bandeaux de la coiffure portent les inscriptions « Lusitania » et « Navarra ». De même, les attributs de la souveraineté, placés sous le signe de la Croix, sont d'inspiration carolingienne et figurent par ailleurs dans l'iconographie du sacre de Charles Quint. Quant à la présence de la croix sur le globe, elle rappelle que l'Europe est chrétienne, quelles que soient les querelles religieuses et nonobstant l'occupation de certaines de ses régions par les Turcs musulmans. Enfin, selon certains, le vêtement de la jeune fille n'est pas sans rapport avec la tenue requise à la cour des Habsbourg tandis que les traits

du visage pourraient avoir été inspirés par Isabelle de Portugal, épouse de Charles Quint. En tout état de cause, ce pouvoir des Habsbourg, contrairement à ce que suggère la carte, est un pouvoir en Europe et non un pouvoir sur l'Europe en tant que partie du monde.

5. Conclusion

En conclusion, la carte de Putsch/Bünting fournit trois fondements d'une certaine représentation de l'Europe qui traverse les siècles depuis l'Antiquité, laquelle est la première à avoir forgé le nom et le concept. (1) La tripartition de la terre ne revêt pas de signification particulière dans la géographie des Grecs et des Latins ; en revanche, elle peut être signifiante du point de vue du message biblique, puisqu'elle renvoie à une autre tripartition, celle de l'héritage de Noé ; il n'est dès lors pas surprenant que les frontières retenues pour ces parties de la terre soient des frontières naturelles et que celles-ci ne vont pas de soi lorsqu'il s'agit de distinguer l'Europe de l'Asie. (2) Le découpage de l'Europe en régions, dont les particularités sont régulièrement signalées, donne raison à ceux qui estiment que la caractéristique fondamentale de la Communauté européenne est d'être « une dans la diversité ». (3) Il existe néanmoins un facteur d'unité qui transcende cette diversité des États et régions ; c'est la dimension « impériale » de l'Europe, à condition d'entendre celle-ci comme une sujétion à un souverain, par ailleurs chrétien et défenseur de la foi : ce souverain peut être un homme particulier, en l'occurrence Charlemagne ou Charles-Quint, dont le pouvoir temporel comporte les limites que l'on sait ; il peut aussi se référer à l'ensemble des princes chrétiens – dont Charles Quint est une figure éminente – qui succèdent à Alexandre le Grand et aux Romains dans leur entreprise de domination du monde. Mais on notera que pas plus qu'aux périodes antérieures il n'y a au XVI^e siècle adéquation entre les différents empires qui se proclament « européens » et l'entité territoriale Europe, délimitée par des frontières naturelles.

B. Significations du frontispice de l'atlas d'Ortelius



Fig. 3. Frontispice de l'atlas d'Ortelius

Le frontispice de l'atlas d'Ortelius nous donne à voir une Europe, qui rappelle à maints égards celle de Pütsch/Bünting : même type de vêtement et de coiffure, mêmes attributs du pouvoir, soit une couronne d'inspiration carolingienne, un sceptre et un globe surmonté d'une croix. Des différences notoires sautent néanmoins aux yeux. D'une part, l'image de la jeune femme a subi des modifications : le globe est énorme, ce qui interdit de le prendre en mains, la robe n'est plus constellée de noms de régions, la station debout est remplacée par une position assise sous un arceau couvert par une vigne remplie de grappes de raisins. D'autre part, l'Europe est située dans un tout autre environnement, puisqu'elle occupe le sommet d'un portique en compagnie de trois

autres femmes installées près de colonnes et dans le bas du portique : au milieu à gauche est figurée l'Asie, au milieu à droite l'Afrique, au bas l'Amérique ; à côté de l'Amérique, un buste de femme représente la Magellanie, cinquième partie de la terre entrevue au-delà du détroit de Magellan et qui appartiendrait au fameux continent austral, dont l'existence est débattue depuis l'Antiquité. Il en résulte que l'empire de l'Europe n'est plus envisagé uniquement comme un espace soumis à un prince, en l'occurrence Philippe II, mais comme un espace destiné à dominer la terre. Ce changement de perspective est dû à la découverte de l'Amérique, qui suscite une réflexion ethnologique sans précédent dans divers milieux lettrés du XVIIe siècle. Car des nombreux intellectuels prennent la mesure du choc des cultures qui y est advenu et de l'effondrement rapide des sociétés amérindiennes suite à l'arrivée de Colomb dans les Caraïbes, à la conquête de l'empire aztèque par Cortés et à celle de l'empire inca par Pizarro et Almagro. Ils s'interrogent dès lors sur les causes du triomphe des Européens et assimilent celui-ci à un triomphe de l'homme civilisé sur le sauvage, définis l'un et l'autre en fonction de critères, que des textes antiques redécouverts ou revisités contribuent à élaborer et dont l'expérience américaine vérifie la pertinence.

1. L'état premier de l'humanité selon les Anciens

Ce sont les spéculations des Anciens sur le premier état de l'humanité qui posent d'emblée une différence entre l'état sauvage et l'état civilisé.

Représentation négative

Selon une version attestée dans des textes célèbres, tels le *Prométhée enchaîné* d'Eschyle (vv.436-525), *Les Suppliantes* d'Euripide (vv.201-215), le *Protagoras* de Platon (320c-322d), la *Bibliothèque historique* de Diodore de Sicile (I, viii, 1) et le *De architectura* de Vitruve (II, i, 1), les premiers hommes vivaient misérablement, car ils étaient forcés, comme les animaux, de s'adapter à leur environnement :

« Les hommes anciennement naissaient, *comme le reste des animaux*, dans les forêts, dans les cavernes et dans les bois, n'ayant pour toute nourriture que des fruits sauvages » (Vitruve, II, 1, 1).

Trois facteurs les firent sortir de leur animalité, facteurs attribués à une intervention divine (par exemple Prométhée) ou au hasard.

(1) Il y eut d'abord le don du feu, qui stimula leur intelligence pratique, les amenant ainsi à **développer différentes techniques** (construction, agriculture, navigation, armement) et à se grouper :

« Prométhée, ne sachant qu'imaginer pour donner à l'homme le moyen de se conserver, vole à Héphaïstos et à Athéna la connaissance des arts avec le feu ; car, sans le feu, la connaissance des arts était impossible et inutile ; et il en fait présent à l'homme. L'homme eut ainsi la science propre (*sophia*) à conserver sa vie (Platon, *Protagoras*, 321d).

« Ce fut donc la découverte du feu qui amena les hommes à se réunir, à discuter entre eux, à vivre ensemble, à habiter dans un même lieu. *Doués d'ailleurs de plusieurs avantages que la nature avait refusés aux autres animaux*, ils purent marcher droits et la tête levée, contempler le magnifique spectacle de la terre et des cieux, et, à l'aide de leurs mains si bien articulées, faire toutes choses avec facilité » (Vitruve, II, 1, 2).

Par l'acquisition des techniques, les hommes purent ainsi réaliser peu à peu **la suprématie de l'artificiel sur le naturel** et introduire des raffinements, qui ne répondaient plus à des nécessités mais à des choix politiques, esthétiques, idéologiques, qu'ils soient individuels ou collectifs ; ces derniers reflétaient, selon Vitruve et d'autres, **le haut degré de civilité** permis par les progrès techniques, dont l'élément déclencheur fut – c'est Vitruve qui parle ! – l'art de construire :

« Ce fut ainsi que procéda la nature ; *elle ne s'était pas contentée de départir à l'homme le sentiment qu'elle avait aussi donné aux autres animaux* : elle lui avait mis dans l'esprit l'arme de la prudence et de la raison, et avait assujéti à sa puissance tous les autres êtres animés. De la construction de leurs demeures *les hommes arrivèrent par degrés aux autres arts et aux autres sciences, et leurs mœurs, devenues plus douces, perdirent tout ce qu'elles avaient d'agreste et de sauvage*. Construisant alors avec plus de hardiesse, et donnant à leurs pensées l'élan que leur inspirait la variété des arts, ce ne furent plus des chaumières, mais bien des maisons assises sur des fondements solides, avec des murs de briques et de pierres, avec des toits couverts de bois et de tuiles, qu'ils se mirent à élever. Ensuite les observations qu'ils puisèrent dans le travail les conduisirent du tâtonnement et de l'incertitude à la connaissance exacte des règles de la symétrie ; et ayant remarqué avec quelle abondance la nature produisait les matériaux nécessaires pour la construction, avec quelle profusion elle les prodiguait, ils arrivèrent par la pratique, et avec le secours des autres arts, à ajouter au nécessaire tous ces ornements, toutes ces commodités qui contribuent tant aux agréments de la vie » (Vitruve, II, 1, 6-7).

Notons aussi que parmi les productions techniques considérées prioritairement par les Anciens comme des marqueurs d'humanité évoluée, figurent non seulement les constructions en pierre et en briques mais aussi la culture du blé et de la vigne :

« Je rends grâce à celui des dieux qui soumit à un ordre notre vie jusqu'alors confuse et bestiale, En nous donnant d'abord l'intelligence ainsi que la parole, [...] Puis nous donne à manger le blé, avec le blé, la pluie ruisselante » (Euripide, *Suppliantes*, 201-205).

« Est-elle plus peuplée de vignes, cette Phrygie vinicole, comme l'appelle Homère? ou cette Argos que le même poète appelle frugifère est-elle plus abondante en blé? [...]. Le savant Dicéarque, dans son tableau des mœurs primitives de la Grèce, nous apprend qu'en ces temps reculés les hommes menaient la vie des pasteurs; qu'ils ne savaient ni labourer la terre, ni planter, ni tailler les arbres; et qu'il faut rapporter à une période plus récente les premiers essais de la culture » (Varron, *De agricultura*, I, 2).

(2) Le second facteur d'évolution est la **création de cités**, lesquelles ne constituent pas uniquement un remède contre la dispersion de l'habitat mais surtout **des sociétés régies par des lois** :

« Les hommes, à l'origine, vivaient isolés, et les villes n'existaient pas ; aussi périssaient-ils sous les coups des bêtes fauves, toujours plus fortes qu'eux ; les arts mécaniques suffisaient à les faire vivre ; mais ils étaient d'un secours insuffisant dans la guerre contre les bêtes ; car ils ne possédaient pas encore la science politique dont l'art militaire fait partie. En conséquence ils cherchaient à se rassembler et à se mettre en sûreté en fondant des villes ; mais quand ils s'étaient rassemblés, ils se faisaient du mal les uns aux autres, parce que la science politique leur manquait, en sorte qu'ils se séparaient de nouveau et périssaient. Alors Zeus, craignant que notre race ne fût anéantie, envoya Hermès porter aux hommes la pudeur et la justice, pour servir de règles aux cités et unir les hommes par les liens de l'amitié » (Platon, *Protagoras*, 322 b-c).

La justice à laquelle Platon se réfère est un des fondements de la spécificité humaine ; car, ainsi que le rappelle déjà le poète Hésiode,

« Telle est la loi que Zeus a prescrite aux hommes : que les poissons, les fauves, les oiseaux ailés se dévorent, puisqu'il n'est point parmi eux de justice ; mais aux hommes Zeus a fait don de la justice, qui est de beaucoup le premier des biens » (Hésiode, *Les travaux et les jours*, 276-280).

Ainsi, le cannibalisme se trouve rejeté du côté de l'animalité. De même, la pudeur concerne notamment des règles présidant à l'union des hommes et des femmes et à l'insertion des enfants dans un cadre familial et civique.

(3) Le troisième facteur d'évolution, aux yeux des Anciens, est celui qui fait passer de l'instinct à la raison : il s'agit de **l'utilisation des nombres**, fondamentale pour le développement des techniques et pour l'économie, et de **celle de l'écriture**, qui

permet une conservation fiable de la mémoire du passé, contrairement aux traditions orales. Comment ne pas évoquer ici les vers célèbrissimes du *Prométhée enchaîné* :

« Au début, les hommes voyaient sans voir, ils écoutaient sans entendre. Pareils à des formes de songe, ils mêlaient tout au hasard d'une longue vie [...]. Ils faisaient tout sans recourir à la raison, jusqu'au jour où moi, je leur ai appris les levers des astres et leurs couchers si difficiles à déterminer. Et j'ai trouvé pour eux le nombre, quintessence des constructions de l'esprit, ainsi que les combinaisons des lettres, mémoire de toute chose, industrieuse mère des Muses » (Eschyle, *Prométhée enchaîné*, 447-461).

Représentation positive

Selon une autre tradition antique aussi bien attestée que la première, la vie primitive de l'humanité était une vie heureuse, selon le mythe, parce qu'elle était semblable à celle des dieux – sauf en ce qui concerne l'immortalité –, selon une version évhémériste, parce qu'elle consistait en une adaptation harmonieuse à l'environnement naturel. Ce qui est considéré comme un manque dans la version prométhéenne devient un atout dans la représentation de l'âge d'or : contrairement aux affirmations de Vitruve, c'est l'absence des techniques qui fonde une société parfaite, car elle permet aux hommes d'assurer leur subsistance en y consacrant un minimum de temps et de vivre ensemble sans se créer des besoins artificiels et sans se fatiguer pour les assouvir. En idéalisant l'intégration dans la nature et en évacuant les problèmes liés à la maladie et à la vieillesse, l'âge d'or s'identifie à un passé inaccessible, qu'on évoque avec nostalgie, et constitue un refuge imaginaire compensant la dureté du monde dans lequel on vit :

« Sous la gouverne du dieu, il n'y avait ni États ni possession de femmes et d'enfants ; car c'est du sein de la terre que tous remontaient à la vie, sans garder aucun souvenir de leur passé. Ils ne connaissaient donc aucune de ces institutions ; en revanche, ils avaient à profusion des fruits que leur donnaient les arbres et beaucoup d'autres plantes, fruits qui poussaient sans culture et que la terre produisait d'elle-même. Ils vivaient la plupart du temps en plein air sans habit et sans lit ; car les saisons étaient si bien tempérées qu'ils n'en souffraient aucune incommodité et ils trouvaient des lits moelleux dans l'épais gazon qui sortait de la terre. Telle était, Socrate, la vie des hommes sous Cronos » (Platon, *Politique*, 272 a-b).

« Croyez-moi, cet âge heureux n'avait point d'architectes. C'est avec le luxe seul qu'est né l'art d'équarrir les poutres et de diriger la scie à volonté pour diviser plus régulièrement le bois [...]. On ne construisait pas encore ces immenses salles pour les festins; et on ne voyait point des files de chariots voiturer des pins et des sapins, et faire trembler les rues sous leur poids, pour suspendre à ces

édifices des lambris chargés d'or [...].On vivait sans crainte sous ces rustiques toits. Le chaume couvrait les hommes libres: sous le marbre et l'or habite la servitude [...].Le nécessaire est bien facile à se procurer; c'est le luxe qui coûte tant de peine ! Vous n'aurez pas besoin d'artisans, quand vous suivrez le vœu de la nature : elle ne nous a point imposé d'embarras; elle a pourvu à toutes nos nécessités [...].Les abris, les vêtements, les remèdes, les aliments et tout ce qui cause aujourd'hui des embarras, se présentait jadis de soi-même, était gratuit et n'exigeait presque aucun travail: on ne prenait conseil que de ses besoins : tandis que chez nous tout cela est devenu précieux et magnifique, et ne s'acquiert plus qu'à force d'art et de travail » (Sénèque, *Lettres à Lucilius*, XIV, xc, 9-10 et 16).

De l'éloignement dans le temps à l'éloignement dans l'espace

De l'éloignement dans le temps on passe aisément à l'éloignement dans l'espace en raison de leur inaccessibilité commune et de leur propension identique à abriter les rêves et les cauchemars d'une société à l'opposé de la réalité vécue par elle.

Ainsi, la vie primitive et misérable attribuée à certains peuples a servi d'argument à la propagande impériale pour justifier la conquête ou, au contraire la non-conquête d'un territoire par les Romains. Je citerai, à titre d'exemples, deux textes exprimant des attitudes contradictoires à l'égard de la Grande-Bretagne. Le premier a été inspiré à Strabon par la brève incursion sans lendemain de Jules César dans le Kent :

« Comme nos explorations modernes ne peuvent signaler aucune terre au delà d'Ierne, île située à une faible distance au nord de la Bretagne, et dont les habitants complètement sauvages mènent déjà la vie la plus misérable à cause du froid, je suis assez tenté d'y placer la limite en question [...]. Pour les besoins du gouvernement, il ne saurait y avoir aucun avantage à connaître de tels pays (sc. au-delà de Méroë et de l'Irlande), ni leurs habitants, surtout quand ils vivent dans des îles qui ne peuvent nous causer ni tourment ni profit, vu l'inexistence de relations. Voilà pourquoi les Romains qui pouvaient se rendre maîtres de la Bretagne ont dédaigné de le faire : ils voyaient bien qu'ils n'avaient aucune espèce de crainte à avoir du fait des Bretons (ils ne sont pas assez puissants pour tenter un débarquement) et qu'ils n'auraient pas grand profit à les soumettre. Les actuels droits de douane leur fournissent vraisemblablement plus de ressources que ne peut en procurer le tribut du vaincu, si l'on en déduit les dépenses afférentes à l'entretien des troupes chargées de maintenir l'ordre et de lever l'impôt dans l'île. Le manque à gagner serait encore bien plus grand dans le cas des îles environnantes » (Strabon, II, 5, 8).

Le second a été rédigé par Tacite à la suite de la conquête de l'Angleterre sous le règne de Claude et vante l'action civilisatrice de son colonisateur :

« Afin que ces hommes (i.e. les Britanniques) dispersés, sauvages et par là même toujours prêts à la guerre, s'accoutumassent, par les plaisirs, au repos et à la tranquillité, Agricola les exhorta en son

nom particulier, les aida des deniers publics à construire des temples, des forums, des maisons [...]. De plus il faisait instruire les enfants des chefs dans les arts libéraux » (Tacite, *Agricola*, 21).

En revanche, la vie primitive peut tout aussi bien être exaltée en raison de la sobriété, de l'endurance et du courage exigés par l'adaptation à une nature hostile, qu'il s'agisse de valoriser un peuple ennemi – et par conséquent la victoire obtenue sur lui – ou de critiquer par antithèse le luxe amollissant qui prévaut chez soi. Comment ne pas évoquer ici la totalité de la phrase célèbre de César, connue de tous les écoliers belges :

« Les Belges sont les plus braves de tous ces peuples, parce qu'ils restent tout à fait étrangers à la politesse et à la civilisation de la province romaine, et que les marchands, allant rarement chez eux, ne leur portent point ce qui contribue à énerver le courage » (César, *Commentaires sur la guerre des Gaules*, I, i, 3).

On observe même, dans quelques textes, que des peuples de l'Inde et de l'Extrême-Orient, connus essentiellement par ouï-dire, vivent dans une nature bienveillante un véritable âge d'or ; c'est le cas des Sères, producteurs de la soie, selon l'historien latin Ammien Marcellin (env.330-395) :

« Les Sères, de toutes les races d'hommes la plus paisible, sont absolument étrangers à la guerre et à l'usage des armes. Le repos est ce qu'ils aiment par-dessus tout: aussi sont-ils des voisins très commodes. Chez eux le ciel est pur, le climat doux et sain, l'haleine des vents constamment tempérée. Le pays est boisé, mais sans épaisses forêts. On y recueille sur les arbres, en humectant leurs feuilles à plusieurs reprises, une espèce de duvet d'une mollesse et d'une ténuité extrêmes, que l'on file ensuite, et qui devient la soie, ce tissu réservé jadis aux classes élevées, et que tout le monde porte aujourd'hui.

Les Sères ont si peu de besoins, la tranquillité leur est si chère, qu'ils évitent tout contact avec les autres peuples. Des marchands étrangers passent-ils le fleuve pour demander du fil de soie, ou quelque autre denrée du sol, pas un mot ne s'échange; le prix se fait à vue. Et les habitants sont si simples dans leurs goûts, qu'en livrant leurs produits indigènes, ils n'appellent en retour aucune espèce d'importation » (Ammien Marcellin, XXIII, vi, 67-68).

Ce texte est intéressant à plus d'un égard, car il atteste l'existence, dès l'Antiquité, une tendance qui est toujours d'actualité : il considère en effet les peuples isolés, « primitifs » et lointains comme les survivants de l'âge d'or, qui, pour nous, a disparu ; mais leur présence réelle dans notre monde leur confère une fragilité, que les temps anciens ne comportaient pas ; car ces survivants pourraient se laisser pervertir par une civilisation matérialiste, si leur isolement, voulu ou imposé par les circonstances, ne les protégeait contre de telles tentations.

2. Civilité et civilisation européennes à la Renaissance

Avant d'envisager l'influence de la découverte de l'Amérique sur la représentation que les intellectuels du XVI^e siècle se sont forgée de l'Europe, demandons-nous comment ceux-ci considéraient l'époque dans laquelle ils vivaient par rapport au passé proche et lointain.

Un grand nombre d'entre eux envisage le XVe et les débuts du XVI^e siècle comme un retour de l'âge d'or, mais ils confèrent à l'expression une signification plus vaste que celle que lui donnaient les Anciens et qui est parfois même contradictoire par rapport à la version traditionnelle. Invoquer l'âge d'or, c'est pour beaucoup de lettrés et d'artistes constater le retour en force d'un désir de bonheur qui explose après les pestes et famines du XIV^e siècle et qui est lié à une amélioration du cadre et de la qualité de la vie, amélioration due à un nouvel essor économique, à la redécouverte des « trésors » de l'Antiquité, au développement des cours princières, au mécénat de riches bourgeois et entrepreneurs, etc. Dans cette nouvelle perspective, le thème de l'âge d'or recouvre toute espèce de bonheurs, celui de s'adonner aux Belles Lettres comme celui de s'abandonner sans contraintes aux plaisirs de la chair :

« C'est indubitablement *un âge d'or* qui a ramené à la lumière les arts libéraux auparavant presque détruits : grammaire, éloquence, peinture, architecture, sculpture, musique. Et le tout à Florence » (Marsile Ficin)⁴.

« Trois fois heureux fut l'âge d'or,
Quand le 'non' maudit ne ternissait pas le bonheur des filles,
Quand toute conversation se résumait en un 'oui',
Et n'interdisait rien, sauf d'interdire » (Richard Lovelace)⁵.

On trouve même dans certains textes l'exaltation du travail et de la propriété privée :

« Dans le premier temps et *l'âge d'or*, tous vivaient en paix, chacun s'occupait de sa terre, chacun plantait et semait ses arbres et son blé, chacun cueillait ses fruits et taillait ses vignes, cuisait son pain et élevait ses enfants et, finalement, tous vivaient de leur sueur et de leur travail, sans faire de tort aux autres » (Antonio de Guevara)⁶.

Ce désir de bonheur étant néanmoins inextinguible et se heurtant tôt ou tard à des conditions défavorables, d'autres textes se réfèrent quasi simultanément à l'âge d'or

⁴ Cité par Georges Minois, *L'âge d'or. Histoire de la poursuite du bonheur*, Paris, Fayard, 2009, p.165.

⁵ Cité par *ibid.*, p.161.

⁶ Cité par *ibid.*, pp.172-173.

traditionnel, celui où les richesses sont méprisées, le communisme agraire instauré, l'adaptation au milieu naturel prônée, l'effort et le travail justifiés uniquement par les besoins d'une économie de subsistance :

« Ô âge heureux, ô vrai siècle d'or qui nourrissait les hommes de ses fruits produits spontanément sans peine ni souci et, qui mieux est, sans superfluité » (Coluccio Salutati)⁷.

Dans la foulée resurgissent également les enclaves de l'âge d'or qui ont échappé à la destruction du temps pour se maintenir aux confins de la terre, dont le nombre augmente par rapport à l'Antiquité.

3. Sauvagerie et primitivisme de l'Amérique

Parmi ces enclaves, le Nouveau Monde représente un horizon onirique particulièrement riche, qu'il soit nostalgique comme dans ce poème de Ronsard ou résolument orienté vers l'avenir pour les vagues de colons s'installant en Amérique du Nord :

« Docte Villegaignon, tu fais une grand'faute
De vouloir rendre fine une gent si peu caute,
Comme ton Amerique, où le peuple incognu
Erre innocemment tout farouche et tout nu,
D'habit tout aussi nu qu'il est nu de malice, [...]
Ils vivent maintenant en *leur âge doré*.
Or, pour avoir rendu *leur âge d'or ferré*
En les faisant trop fins, quand ils auront l'usage
De cognoistre le mal, ils viendront au rivage
Où ton camp est assis, et en te maudissant
Iront avec le feu ta faute punissant [...]
Vivez, heureuse gent, sans peine et sans souci,
Vivez joyeusement, je voudrais vivre ainsi »
(Ronsard)⁸.

« Nous avons eu la chance de trouver un pays [sc. la Virginie] comme Dieu l'a fait » (John Smith, début du XVIIe s.)⁹

⁷ Cité par *ibid.*, p.170.

⁸ Pierre de Ronsard, *Le second livre des poèmes* n°3 (Discours contre Fortune), éd. par Gustave Cohen, *Ronsard. Œuvres complètes*, Paris, Bibliothèque de la Pléiade, vol.2, 1938, pp.407-408.

⁹ Cité par Georges Minois, *Le retour de l'âge d'or*, p.194.

Les lettrés y croient d'autant plus volontiers que les premiers témoignages sur l'Amérique font d'emblée ce type d'association, qu'il s'agisse de découvreurs voulant valoriser leur entreprise (Christophe Colomb, Amerigo Vespucci) ou de missionnaires entendant démontrer que l'évangélisation des Amérindiens sera aisée et rapide. Il est vrai que les uns et les autres se fondent sur les contacts inauguraux (1492-1502) entre les Découvreurs et le monde amérindien rencontré dans les Caraïbes, en Guyane et en Amazonie, à savoir des peuples mi-horticoles, mi-chasseurs, peu vêtus et plutôt pacifiques, vivant dans des structures élémentaires au sein d'une nature luxuriante et d'une végétation tropicale, au bord d'une mer aux teintes de turquoise et de lapis-lazuli. La représentation qui en résulte, celle de bons sauvages », n'est pas modifiée par la conquête plus tardive des empires aztèque (1519-1521) et inca (1532-1534), dotés de villes luxueuses et de territoires aménagés et exploités, les nouveaux renseignements venant simplement se superposer à la vision originelle, devenue rapidement stéréotypée :

« Il est prouvé que chez eux (à Cuba) la terre appartient à tout le monde, comme le soleil ou l'eau. Ils ne connaissent ni le mien, ni le tien, source de tous les maux. Ils se contentent, en effet, de si peu que dans cette vaste région il reste toujours plus de champs à cultiver qu'on n'en a besoin. C'est le régime de *l'âge d'or* » (Pietro Martire de Anghiera)¹⁰.

« Il est Nouveau Monde non pour avoir été nouvellement découvert mais parce qu'il correspond – à cause de ses habitants et de presque tout ce qui le constitue – à cet autre de *l'Âge d'or primitif* que notre inclination au mal et la cupidité de notre nation ont transformé en âge de fer et même pire » (Vasco de Quiroga)¹¹

Par ailleurs, les îles Caraïbes abritent également des « mauvais sauvages », en l'occurrence les Caribes ou Cannibales anthropophages, qui ne respectent aucune loi, divine ou naturelle, comme l'atteste notamment Pietro Martire de Anghiera :

« Les Cannibales les prennent tout enfants, et les châtent, comme nous faisons chez nous des poulets ou des porcs que nous voulons engraisser et attendrir pour nos repas; quand ils ont grandi et se sont engraisés, ils les mangent. Lorsqu'ils tombent plus âgés entre leurs mains, les Cannibales les tuent et les coupent en morceaux. Ils mangent aussitôt les intestins et l'extrémité des membres. Quant aux membres, ils les salent, ainsi que nous faisons des jambons de porc, que nous gardons en provisions. Ils ne mangent pas les femmes: ce serait pour eux un crime et une infamie »¹².

¹⁰ Pietro Martire de Anghiera, *De orbe novo* dec.3, ch.8, traduit par Jean-Pierre Sanchez, *Mythes et légendes de la conquête de l'Amérique*, Rennes, PUR, 1996, T.1, p.91.

¹¹ Licenciado Quiroga, *Información* de 1535, traduit par *ibid.*, p.91.

¹² Pietro Martire, *De orbe novo* dec.1, ch.1, traduit par *ibid.*, p.124.

Or on sait depuis Hésiode que le fait de s'entre-dévorer est le fait d'une animalité et a été par conséquent interdit aux hommes au nom de la justice et de la pudeur régissant la vie en société. Il y a donc à la fois des bons et des mauvais sauvages amérindiens.

À travers les nombreuses relations, descriptions et chroniques qu'elle a suscitées, la découverte de l'Amérique a dès lors représenté pour les lettrés de l'Ancien Monde une expérience de l'enfance de l'humanité, avec ses aspects positifs et négatifs, dont eux-mêmes étaient sortis. Fonctionnant comme un monde renversé, la quatrième partie de la terre a contribué à définir la substance de l'Europe et à poser une identité commune à ses habitants.

Ne pouvant reproduire ici les nombreuses attestations de cet effet de miroir, je me contenterai d'analyser brièvement les éléments d'une comparaison effectuée entre l'Ancien Monde et le Nouveau Monde par le politologue et géopoliticien Giovanni Botero (1544-1617). Notons dès à présent qu'à travers l'Ancien Monde, c'est essentiellement l'Europe qui est envisagée et que, comme on pouvait s'y attendre, les avantages de celle-ci l'emportent largement sur ses faiblesses.

(1) Selon Botero, l'Europe est favorisée de par sa position sur le globe terrestre. Située exclusivement dans l'hémisphère Nord, elle peut contempler plus d'étoiles que les pays situés dans l'hémisphère Sud : l'étoile polaire se trouve en effet à trois degrés 1/3 du pôle arctique et est accompagnée de nombreuses étoiles, tandis que l'étoile la plus proche du pôle antarctique se trouve à 30 degrés de celui-ci. De même, en raison de l'axe de l'inclinaison de la terre, le soleil éclaire 7 jours de plus le tropique du Cancer que le tropique du Capricorne, ce qui raccourcit la durée des froidures pour les régions traversées par le premier. On l'a compris, l'Europe située au nord du tropique du Cancer bénéficie en moyenne d'un climat plus favorable que l'Amérique qui s'étend quasiment d'un pôle à l'autre et traverse les deux tropiques. Enfin, l'Europe se trouve tout entière dans la zone tempérée Nord tandis que l'Amérique connaît des climats variés dont certains sont extrêmes.

(2) La géographie physique est également un atout : contrairement à l'Amérique, l'Europe dispose de mers intérieures, la Méditerranée et la Baltique, qui facilitent les communications internes et externes (la Caspienne jouant également ce rôle pour l'Asie) ; de même, ses espaces intérieurs ne contiennent pas de barrières naturelles infranchissables, telles des hautes montagnes, des marais, des forêts denses, qui encla-

veraient ses régions. En revanche l'Amérique est riche en eaux, car elle est bordée par un plus grand nombre de mers et dispose de quelques grands fleuves.

(3) L'Amérique ne possède pas les animaux utiles dont l'Europe est pourvue en abondance :

« Le Nouveau Monde cédoit à cestuy-ci, premièrement en la perfection des animaux, veu qu'il n'y avoit ny chiens, ni moutons, ny brebis, ni chèvres, ny porceaux, ny chats, ny asnes, et ce qui est plus important, il manquoit de bœufs, de chevaux, de chameaux, de mulets et d'éléphants »¹³.

Cependant, si on se place du point de vue du nombre et de la diversité des animaux, on peut admettre une certaine suprématie de l'Amérique : à condition de tenir compte du fait que l'Europe y a importé ses propres espèces, lesquelles y ont proliféré.

(4) De la même façon, on peut reconnaître à l'Amérique l'avantage de disposer à foison de forêts denses, d'essences variées d'arbres et de racines, en particulier au Brésil en raison de l'humidité et de la chaleur qui y règnent. Mais le Nouveau Monde ne dispose pas de la végétation utile que l'on trouve en abondance en Europe et, en ce qui concerne des produits particuliers, en Asie et en Afrique : cèdres, orangers, citronniers, grenadiers, figuiers, poiriers, oliviers, vignes, céréales, riz, melons. Notons en passant que les produits agricoles associés dès l'Antiquité à l'état civilisé, le blé et la vigne, font défaut à l'Amérique !

(5) En ce qui concerne les mines d'or et d'argent, certes, l'Amérique l'emporte sur l'Europe, mais pas plus que l'Asie et l'Afrique.

(6) Du point de vue du nombre de ses habitants, l'Amérique est peu peuplée eu égard à l'immensité de son territoire. Par ailleurs, Botero est conscient de l'effondrement démographique provoqué par l'arrivée des Espagnols, effondrement qu'il attribue aux mauvais traitements (déplacement des populations), au choc micro-bien et à la disparition des structures étatiques et sociales des Amérindiens, qui laissa les survivants démunis.

(7) Enfin, l'Europe l'emporte sans conteste sur le plan des techniques et des arts :

« Quant aux arts et industrie, il n'y avoit nulle comparaison pource que les habitants du Nouveau

¹³ Les *Relationi universali* de Giovanni Botero ont été publiées sous leur forme définitive en 1599. Les traductions françaises sont tirées du traité de Pierre d'Avity, *Les Estats, empires, royaumes, seigneureries, duchez et principautez du Monde*, publié à Saint-Omer en 1621. Ici, p.259.

Monde n'usoient du fer, qui est une matière utile et nécessaire à la vie humaine, et ils se servoient aussi peu du feu, instrument universel de l'industrie. Ils n'avoient nulle cognoissance de l'Imprimerie, de l'artillerie, des lettres et de la doctrine : la navigation ne passoit pas la force de leur veue ; et je parle encores en cela des peuples les plus industrieux et civils, comme estoient ceux du Mexique et du Pérou [...]. Davantage on a trouvé icy les arts, pour sustanter la vie comme l'agriculture, et pour la conserver comme l'architecture, et pour l'accommoder comme la marchandise »¹⁴.

Si les empires aztèque et inca répondent déjà aux critères de sauvagerie déterminés dès l'Antiquité et n'ont créé que peu de villes dignes de ce nom – Botero évoque Cusco, qui n'est plus que l'ombre d'elle-même à l'époque où il rédige -, que penser alors des indigènes du Brésil, du Paraguay, de la Floride et des Chichimèques de la Nouvelle-Espagne, « *peuples sans loy, sans chef et sans demeure assurée, qui vivent de chasses et des fruits que produit la terre* » ?

La conclusion qui s'impose au vu de cette confrontation mérite qu'on s'y attarde quelque peu, car elle illustre le titre de cette leçon :

« Tellement que la multiplication du genre humain estoit aidée icy de la nature et de l'industrie, et là, par manière de dire, de la seule nature »¹⁵.

L'Antiquité y est présente à travers le prisme établi par Strabon. À l'instar du géographe grec, Botero affirme que l'Europe doit sa réussite et par conséquent son influence dans le monde à deux facteurs conjoints : les dons exceptionnels de la nature et l'activité de ses habitants, qui en ont remarquablement tiré parti. Mais contrairement à Strabon, il amplifie les dons de la nature, qui ne paraissent dès lors plus être le fruit du hasard. Nous avons affaire ici à un changement de perspective : car c'est à la volonté divine qu'il convient d'attribuer ce contexte particulièrement favorable. Rappelons en effet qu'au Moyen Âge et à la Renaissance, la grandeur de Dieu se manifeste aux hommes à travers sa Création et que son projet doit être interprété à travers elle : d'une certaine façon, l'Europe a été « programmée » par Dieu pour tenir dans l'histoire humaine le rôle qui est le sien. De même, si les villes de l'Europe sont mentionnées à l'actif de celle-ci, ce n'est plus en vertu de l'organisation matérielle et sociale qu'elles supposent, comme c'était le cas dans les textes anciens, mais c'est en tant qu'indices d'une population nombreuse. Or, comme le proclame le célèbre aphorisme de Jean Bodin, « *Il n'est de puissance que d'hommes* » ; en d'autres termes, ce qui fonde le pouvoir d'un souverain,

¹⁴ Botero traduit par Pierre d'Avity, *op.cit.*, pp.259-260.

¹⁵ Botero traduit par Pierre d'Avity, *op.cit.*, p.260.

ce n'est pas l'étendue de ses territoires, mais le nombre de ses sujets. Par conséquent, dans la mesure où l'Europe est plus peuplée, ceux qui la gouvernent sont plus puissants. Enfin, en ce qui concerne l'activité des Européens, Botero n'ignore certes pas la force de la loi, sur laquelle les Anciens revenaient avec insistance puisqu'il souligne l'absence de règles chez les peuples amérindiens, exception faite des Aztèques et des Incas « relativement civils ». Mais il monte en épingle l'« industrie » qui a amélioré le niveau de vie et qui a raffiné les mœurs des Européens alors que Strabon envisageait surtout l'excellence de l'administration romaine, qui avait permis à l'empire de faire de la diversité européenne une complémentarité. Ce changement de perspective s'explique sans doute par le fait que Botero, géopoliticien avant la lettre rappelons-le, a pris en compte la réalité de la conquête des Amériques plutôt que la vision idéalisée des premières rencontres : les Européens l'ont emporté, non par leur supériorité morale, mais par leur supériorité technique, par leur perception correcte et leur exploitation pragmatique de l'altérité amérindienne, auxquelles s'ajoute leur rapport décomplexé avec une nature désenchantée, dont ils modifient ce que nous appelons aujourd'hui les « équilibres écologiques ».

4. Conclusion

Il est temps de revenir au frontispice de l'atlas d'Ortelius. Point n'est besoin, après tout ce qui a été dit, d'épiloguer longuement sur **l'antithèse Europe/Amérique**, qui y est figurée et qui est commentée par un poème latin, dont la teneur ne laisse aucun doute sur les intentions de l'auteur de la planche et sur celles d'Ortelius : sous la houlette de Philippe II, c'est d'une part, le pouvoir temporel et spirituel, c'est d'autre part, la civilisation, marquée par le raffinement de l'arceau et par la nourriture civilisée par excellence, le vin, qui octroient à l'Europe une position supérieure dans la représentation de la terre ; à l'opposé, une Amérique sauvage, dotée de richesses dont elle ne tire aucun parti, et qui se prélassait dans un hamac, après s'être gavée de festins cannibales, occupe le bas de l'échelle selon les critères qui définissent l'humain.

Le rang intermédiaire de l'Afrique et de l'Asie s'explique parce que l'une et l'autre appartiennent à l'Ancien Monde et entretiennent depuis longtemps avec l'Europe des liens profitables pour celle-ci.

Il est acquis depuis des siècles que **l'Asie** a transmis à l'Europe un christianisme dont elle ne voulait plus. En outre, depuis l'Antiquité, elle apparaît comme la terre de toutes les richesses, surtout en ce qui concerne les minéraux et les parfums, et ce ne sont pas les récits d'un Marco Polo qui s'inscrivent contre une telle représentation. Strabon, reconnaissant cette supériorité de l'Asie en tant que source de produits de luxe, s'est du reste empressé d'ajouter que ceux-ci n'étaient pas nécessaires à la « bonne vie » ; en filigrane se profile ainsi une dévalorisation d'une Asie que son luxe amollit. Sans renier totalement cette critique d'une richesse excessive, les propagandistes des découvreurs et des États colonisateurs ont remédié à ce que l'absence de matières précieuses pouvait avoir de nuisible pour l'image de l'Europe en faisant observer que grâce au négoce tous ces produits sont importés en si grande quantité qu'ils se trouvent désormais abondamment présents en Europe. On comprend dès lors pourquoi l'Asie se présente sur le frontispice sous la forme d'une femme somptueusement habillée et parée de bijoux, tenant dans la main un vase de parfums.

De **l'Afrique** les Anciens disaient déjà qu'elle était extrême en tout : elle comportait tout à la fois des contrées désertiques et des régions très fertiles ; aux endroits où elle était fertile, la nature se livrait avec exubérance à des productions hybrides de façon anarchique. Depuis le XVe siècle elle fournissait en outre des esclaves particulièrement robustes pour effectuer les travaux manuels les plus épuisants, c'est-à-dire, selon une conception de l'époque qui s'enracinait, elle aussi dans l'Antiquité, des êtres plus proches de l'animalité que de l'humanité. Sur le frontispice d'Ortelius, malgré ces caractéristiques ambivalentes, l'Afrique est représentée sous un jour un peu meilleur : elle est mi-vêtue, ce qui s'explique par les fortes chaleurs du soleil, sans être pour autant complètement ensauvagée à la manière de l'Amérique ; de plus, elle tient dans la main une plante odoriférante de prix, qui est le baume d'Égypte ; elle doit donc son statut intermédiaire et sa supériorité sur l'Amérique à l'intégration de l'Égypte dans ses territoires.

Conclusion générale

De cette brève histoire du concept de l'Europe, à travers la question de ses frontières et de son identité, je retiendrai quatre éléments qui pourraient trouver un écho dans les débats actuels.

En premier lieu, les **frontières** de l'Europe « partie de la terre » ont été fixées indépendamment de tout contenu historique, idéologique, culturel. Elles sont d'emblée **artificielles**, leur caractère « naturel » ayant l'avantage de ne pas impliquer l'intervention de personnes, de pouvoirs, d'administration. Les frontières naturelles ne sont d'ailleurs pas toutes évidentes (le Don, comme le Nil pour l'Afrique) et en aucun cas ne constituent par elles-mêmes des obstacles à la circulation des individus et des populations, car elles sont aisément franchissables : la mer Méditerranée a été sillonnée dans des temps très anciens et le Tanais/Don, comme le Nil, pouvait être traversé sans encombre.

En deuxième lieu, l'Europe est posée d'emblée comme **diverse et cette diversité est perçue comme une richesse**, non comme un obstacle. Pour Strabon, contemporain et admirateur de l'Empire romain, cette diversité permet une complémentarité entre les populations de celui-ci, les unes prêtant le secours de leurs armes, les autres fournissant les productions de leur sol, les travaux de leurs artistes et les leçons de leurs philosophes¹⁶. Au Moyen Age et à la Renaissance, cette diversité est « le signe que l'Europe a reçu la grâce spéciale d'être comme le microcosme de la beauté », en d'autres termes une Création miniature dans toute sa beauté¹⁷.

En troisième lieu, l'Europe jouit de deux avantages, dont les autres parties du monde sont privées : elle dispose **d'une nature équilibrée**, propice à ses habitants, lesquels **habitants sont par ailleurs suffisamment ingénieux** pour exploiter les atouts de leur environnement. La rencontre avec le monde amérindien accentue une prise de conscience par les Européens de l'Occident latin de leur caractère « prométhéen » (mise au point de techniques et explication rationnelle de celles-ci) et de cette spécificité par rapport aux autres peuples. Mais elle s'accompagne d'une autre prise de conscience,

¹⁶ Cf. Strabon, II, v, 26.

¹⁷ Jean Céard, « L'image de l'Europe dans la littérature cosmographique de la Renaissance », dans *La conscience européenne au XVe et au XVIe siècle. Actes du Colloque international organisé à l'École Normale Supérieure de Jeunes Filles (30 septembre – 3 octobre 1980)*, Paris, École Normale Supérieure de Jeunes Filles, 1982, pp.47-63 (p.56).

ignorée précédemment, celle de leur capacité de destruction des cultures « primitives », qu'il éprouvent tantôt comme la conséquence inévitable, et même dans de nombreux cas heureuse, de leur supériorité technique et mentale, tantôt comme une tare inhérente à leur manière d'agir, cette destruction leur fermant de façon définitive l'accès à l'âge d'or, dont ils ne cessent par ailleurs de rêver et dont ces peuples étaient les survivants.

En quatrième lieu, le facteur d'union – ou si l'on préfère du sentiment d'appartenance à une même communauté – dans cette Europe diverse **est le pouvoir politique et l'idéologie que celui-ci met en place** et dont il se réclame. Le point de départ et le modèle idéologique qui en résulte sont fournis par l'Empire romain. C'est le pouvoir de Rome qui réunit et fait vivre sous son administration efficace des peuples de mœurs différentes. Mais nous avons vu que l'Empire ne coïncide pas parfaitement avec l'Europe « partie de la terre ». Le modèle de l'Empire romain hante Charlemagne, avec toutefois l'addition d'un élément essentiel, à savoir que cet empire se doit également d'être chrétien. Ici aussi l'empire de Charlemagne ne coïncide pas avec l'Europe « partie de la terre » et il se heurte de plus à un nouvel élément : la concurrence de l'empire byzantin, se réclamant lui aussi de Rome et de la Chrétienté. Enfin, Charles Quint reprend à son compte l'idéologie de Charlemagne, à cette différence près que les Byzantins sont remplacés de fait par les Turcs, dont on affecte de ne pas tenir compte, et que les Habsbourg ne sont pas les seuls à exercer le pouvoir dans l'Europe latine. C'est pourquoi les auteurs des rubriques géographiques préférèrent parler du pouvoir exercé par Charles Quint/Philippe II et les autres princes chrétiens.

Je serais dès lors tentée de terminer cet exposé par une métaphore issue de ma formation classique : à l'instar des cités grecques, l'Europe que nous avons rencontrée peut se prévaloir d'une diversité de populations qui constitue sa richesse, mais qu'une culture et des expériences communes de vie préservent de l'enclavement dans des altérités figées ; cependant, pour créer son unité ou du moins une certaine unité, elle a eu besoin d'un pouvoir central, à l'instar de l'empire romain, qui l'organisait et donnait à ses habitants des motifs communs pour penser et agir. Les cités grecques ont disparu au profit des empires, ces empires ont vécu un certain temps, puis ont à leur tour disparu. Nous sommes, je pense, toujours placés devant la même question : quelle est la forme politique qui a nos préférences : cités grecques ou empire romain ? Mais l'histoire ne

repasser pas les mêmes plats. Contrairement aux modes de pensées antiques, les non-Grecs et les non-Romains ne peuvent plus être considérés comme des barbares indifférenciés ; ils sont eux aussi regroupés en cultures et en empires et, si on reprend l'aphorisme de Jean Bodin et l'émerveillement des lettrés de la Renaissance pour la densité et l'ingéniosité des populations occupant le territoire de l'Europe, ce sont eux désormais qui ont ces atouts en mains. Si on devait dessiner aujourd'hui le frontispice d'Ortelius, le rapport entre les parties du monde serait revu : je laisserai à chacun le soin de déterminer quelle est la figure qu'il placerait au sommet du portique.

Bibliographie succincte

BURKE (Peter), *La Renaissance européenne*. Traduit de l'anglais par Paul Chemla, Paris, Seuil, 2000 (éd. originale en anglais, 1994) (également dans *Points Histoire/Seuil*).

CÉARD (Jean), « L'image de l'Europe dans la littérature cosmographique de la Renaissance », dans *La conscience européenne au XVe et au XVIe siècle. Actes du Colloque international organisé à l'École Normale Supérieure de Jeunes Filles (30 septembre-3 octobre 1980) avec l'aide du C.N.R.S.*, Paris, École Normale Supérieure de Jeunes Filles, 1982, pp.49-63.

GREENBLATT (Stephen), *Ces merveilleuses possessions. Découverte et appropriation du Nouveau Monde au XVIe siècle*, trad. Franz Regnot, Paris, Les Belles Lettres, 1996.

GRUZINSKI (Serge), *Les quatre parties du monde. Histoire d'une mondialisation*, Paris, La Martinière, 2004.

HALE (John), *La civilisation de l'Europe à la Renaissance*. Traduit de l'anglais par René Guyonnet, Paris, Perrin, 1998 (éd. originale en anglais, 1993) (également dans *Tempus/Perrin*, 2003).

LE GOFF (Jacques), *L'Europe est-elle née au Moyen Age ?*, Paris, Seuil, 2003.

MARGOLIN (Jean-Claude), « L'Europe dans le miroir du Nouveau Monde », dans *La conscience européenne au XVe et au XVIe siècle. Actes du Colloque international organisé à l'École Normale Supérieure de Jeunes Filles (30 septembre-3 octobre 1980) avec l'aide du C.N.R.S.*, Paris, École Normale Supérieure de Jeunes Filles, 1982, pp.235-264.

PAGDEN (éd.), *The Idea of Europe. From Antiquity to the European Union*, Washington & Cambridge, Woodrow Wilson Center Press - Cambridge University Press, 2002.

SALLMANN (Jean-Michel), *Nouvelle histoire des relations internationales : 1. Géopolitique du XVIe siècle 1490-1618*, Paris, Seuil, 2003 (Collection Points Histoire).

TODOROV (Tzvetan), *La conquête de l'Amérique. La question de l'autre*, Paris, Seuil, 1982.